

Philippe BRETON, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuter?*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2009, 252 p.

D'abord reconnu pour ses travaux sur la cybernétique et les nouvelles technologies de l'information, Philippe Breton a suivi un parcours intellectuel hors du commun qui l'a mené à s'intéresser à la fois aux mécanismes de la manipulation langagière, à la rhétorique, aux règles de l'argumentation et au statut de la parole dans les sociétés démocratiques. Riche de plusieurs ouvrages importants, son œuvre est animée d'une volonté : redonner à la parole et à la communication intersubjective une place centrale dans la compréhension du lien social. L'importance accordée à la parole citoyenne par Philippe Breton correspond à une des préoccupations constantes de ce chercheur, soit la question de la violence et de la folie meurtrière propre aux sociétés génocidaires, dont l'Allemagne nazie demeure l'un des exemples les plus funestes.

Dans *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuter?*, il prend à bras le corps cette question en tentant de dégager les mécanismes profonds présidant à ces types de violence. À contre-courant des approches théoriques et des perspectives dominantes dans l'étude de ces phénomènes, il développe une analyse originale et inédite des logiques psychosociologiques présidant au déclenchement de la violence de masse. Alors que la plupart des études historiques s'intéressent soit aux exécuteurs, soit aux victimes, Philippe Breton se penche ici sur le cas d'acteurs singuliers, presque invisibles, soit ceux qu'il qualifie de « refusants ». Formant une catégorie d'acteurs différentes de celle des résistants, plus connus et plus visibles historiquement, la notion de « refusant » regroupe des individus qui, étant placés en situation de pouvoir et de meurtre en série, refusent d'accomplir leur tâche, se sentant incapables d'exécuter de façon systématique des populations civiles. La première partie de l'ouvrage tente de dresser le portrait psychosociologique de ces acteurs à partir d'une description minutieuse des figures de refusants présentes dans les archives et témoignages. Contrairement aux résistants qui s'opposent, au péril de leur vie, aux régimes meurtriers sur la base de convictions politiques ou religieuses, les refusants sont souvent isolés et ils ne revendiquent pas directement leurs oppositions aux régimes. En fait, le refusant n'est pas en position de dissidence par rapport au pouvoir, encore moins en situation de confrontation. Le refus de commettre un meurtre, de devenir soit même un meurtrier de masse, sans

toutefois s'opposer au pouvoir en fait un acteur sociologiquement énigmatique. Comment expliquer le comportement du refusant? D'où puise-t-il sa capacité à refuser de devenir soi-même un meurtrier dans un contexte de violence extrême et généralisée? Sans rejeter complètement la thèse d'Hannah Arendt sur la banalisation du mal et les conclusions de la célèbre étude de Stanley Milgram sur la soumission à l'autorité (*Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1994), Philippe Breton considère que ces explications, généralement admises pour expliquer les régimes génocidaires, demeurent insuffisantes pour comprendre les mécanismes profonds de la violence de masse.

S'appuyant sur des études historiques, sur des témoignages et des documents d'archives, l'auteur trace les contours de la figure du refusant à travers des exemples tirés de l'Allemagne nazie, mais aussi de la guerre d'Algérie, du Vietnam et du Rwanda. L'entreprise s'avère difficile puisqu'il n'existe pas de documents portant explicitement sur le cas des refusants. Il lui faut donc retracer les contours de la « refusance » par le biais d'un travail de relecture et d'interprétation qui demeure fragile du point de vue de la preuve. Malgré cet obstacle, Philippe Breton réussit à brosser un portrait crédible de la figure du refusant. À mille lieux de l'héroïsme du résistant, ce dernier se caractérise par un fort individualisme et une répugnance, parfois même physique, à faire usage de la violence meurtrière. Parmi les nombreux cas débusqués par l'auteur, on retrouve aussi ceux de militaires qui, face au spectacle de la violence meurtrière qu'ils ont eux-mêmes provoquée, décident de ne plus participer aux massacres en série. Sans exprimer ouvertement une révolte face à la barbarie, ces individus en position d'exécutant témoignent plutôt d'un simple refus de la violence. Sans autre légitimation que ce simple rejet, les refusants révèlent, aux yeux de Philippe Breton, une réalité anthropologique première. Poussant plus loin son enquête, il montre que, au-delà de la logique de banalisation du mal et de la soumission à l'autorité, la violence de masse repose en sur un mécanisme anthropologique archaïque, soit celui de la vengeance sociale. Relisant cette histoire qui a marqué le XX^e siècle, il démontre que la logique de vengeance est au cœur des argumentaires en faveur de la violence et qu'elle constitue, pour les masses qui y sont soumises, une véritable motivation meurtrière. Non seulement, l'imaginaire de la vengeance permet d'expliquer la haine meurtrière déclenchée contre des populations civiles, mais elle permet aussi de comprendre pourquoi l'élimination complète de

l'ennemi – y compris les femmes, les enfants et les vieillards – apparaît comme une façon de se protéger contre l'éventuelle vengeance des victimes. À l'origine des sociétés humaines, le principe de vengeance montre que la violence constitue un mécanisme central contre lequel les sociétés démocratiques doivent à tout prix se préserver. Souligner que, sur ce point, la thèse de Philippe Breton rejoint celle mise en avant par le philosophe René Girard qui voit dans la violence sacrificielle le fondement anthropologique des sociétés humaines et, dans les *Évangiles*, un refus de cette logique et le fondement d'un nouveau lien social (*La violence et le sacré*, Paris, Hachette Littératures, 1972 [1998]).

Face à ce principe qui fait de la violence l'un des moteurs de l'action humaine, que nous apprend alors la figure du refusant? C'est justement là que l'enquête de Philippe Breton touche à son but puisque le point commun qui semble caractériser l'ensemble des individus ayant adopté un comportement de refusance est, précisément, le fait que tous semblent s'être montrés insensibles aux discours de vengeance et à la valorisation de la violence. Philippe Breton conclut donc sur la prédominance de la violence physique dans les modèles éducatifs de certaines cultures et sur les conséquences dangereuses d'une violence infligée dès le plus jeune âge. Aussi ouvre-t-il des pistes de réflexions fort intéressantes qu'il poursuivra, on l'espère, dans le cadre de ses prochains travaux.

Céline Lafontaine

Université de Montréal

celine.lafontaine@umontreal.ca

Philippe BRETON, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuté*?

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2009, 252 p.

Le « refusant » est tout sauf un héros. Dès les premières pages, l'auteur – professeur à l'université de Strasbourg, chercheur au CNRS connu et reconnu comme spécialiste de la parole et de l'argumentation – alerte son lecteur sur les amalgames à ne pas commettre. Tel celui de ne pas confondre le refusant avec la figure du résistant; le corps du livre reprendra d'ailleurs pertinemment la distinction offerte par la langue allemande entre *Resistenz* et *Widerstrand* (p. 69). Qui est-il alors? C'est l'objet des deux premiers chapitres que de définir le « refusant » et le phénomène qui l'accompagne, la « refusance » – deux néologismes assumés par l'auteur. Ils n'existent que si sont réunies plusieurs conditions : un contexte de génocide, un individu qui volontairement ne participe

pas, et qui prend cette décision de façon individuelle. Les refusants sont ceux qui, tel cet officier allemand en 1943, disent « On ne fait pas ça à des gens », mais qui ne cherchent pas à convaincre leurs pairs. Ils peuvent être caractérisés par le refus de la torture, la peur du sang, voire l'impossibilité d'aller plus loin dans le crime après l'avoir commis une première fois sous la contrainte. La suite de ces premiers chapitres – sept au total – précise le terrain de l'enquête puis dresse le portrait de certains refusants.

Le terrain est constitué du « front de l'Est » (crimes de masse nazis en 1941-1942 contre les Juifs de l'Est), de la guerre d'Algérie et de sa barbarie, de l'épisode sanglant de My Lai au Viêt-nam en 1968, du massacre des Tutsis au Rwanda en 1994, et d'actes de terrorisme kamikaze, notamment de l'islam en guerre contre l'Occident. Les portraits qui sont rattachés à ces événements permettent de personnifier les figures du refusant et de percevoir les différents contextes de passage (ou non) à l'acte génocidaire. Ainsi relève-t-on l'exemple d'un refusant nazi obtenant une autre affectation que celle d'exécuté; à l'opposé, celui des Hutus dont un tiers fut formé pour tuer les voisins tutsis, et qui n'avaient que peu de choix, sinon de tuer ou d'être tué; ou encore celui de la jeune Arin, missionnée comme bombe humaine en 2002 dans une ville israélienne, et renonçant au dernier moment. Ceux qui s'écartent font ce « pas de côté » dans des proportions plus ou moins grandes selon que s'exerce respectivement sur eux, une pression faible ou forte. Ils ont en commun de ne pas admettre de devenir coauteur d'un génocide, tel le célèbre cas d'Oskar Schindler, figure complexe qui avant de devenir un « juste » était, selon l'auteur, un « refusant ». Ces exemples et quelques autres, rares mais bien choisis, alimentent parfaitement la thèse. Mais leur nombre très réduit n'est-il pas précisément un obstacle à une montée en généralité? On peut le penser, même si, dans l'introduction, Philippe Breton avertissait du peu de discours, du peu de traces laissées par les refusants. « Ils disent simplement "non", "pas moi", [sans] logique visible [et sans] argumentation » (p. 6).

Le troisième chapitre est l'occasion d'un retour sur cette quasi-invisibilité : le refusant serait une anomalie, une figure qui renvoie à une complexité que l'on a tendance à éviter, contrairement aux criminels, aux résistants et aux victimes qui occupent déjà toute la place dans les récits de guerre. Plus assez de place pour les refusants, ou du moins il serait trop tôt pour leur en laisser une dans ces événements passés que nous revisitons. Osons noter que l'auteur omet alors une autre catégorie : les non-victimes. Quoi qu'il en soit,